



# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE  
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.  
ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.  
» » » 14 » six mois.  
» » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C<sup>e</sup>, 20, rue de la Banque.  
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et C<sup>e</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 23 juin 1864.

### BULLETIN.

Malgré le caractère pacifique attribué à la dernière séance de Londres, le projet de conciliation présente collectivement par les puissances neutres n'a été accepté par les plénipotentiaires danois que pour être soumis à leur gouvernement.

Des dépêches reçues de Vienne démentent les affirmations pacifiques et ajoutent que la séance de samedi a été très animée et qu'après des discussions fort vives on s'est ajourné à mercredi pour une dernière séance qui n'aura lieu que pour la forme.

Les belligérants paraissent moins que jamais disposés à s'entendre. Le Danemark a été aussi loin que possible dans la voie des concessions et tout prouve qu'il n'est pas disposé à adhérer à de nouvelles propositions. L'Allemagne ne veut à aucun prix abandonner tous les avantages qu'elle a conquis par les armes, et les nouvelles reçues de Vienne ne laissent aucun doute sur la continuation de la guerre.

Voici, à ce sujet, ce que dit la Gazette de la Crée :

Le quartier-général autrichien a un aspect tout à fait guerrier; bien qu'il y ait 15 jours à peine, chacun fut convaincu d'une solution pacifique des affaires, aujourd'hui l'on n'y croit plus et l'on se prépare en petit comme en grand. Pendant les premiers jours de la suspension d'armes, une foule de congés furent accordés aux officiers; ces derniers se trouvent en partie, il est vrai, encore en conge, mais ils se hâtent, presque tous, de rejoindre aussi vite que possible leurs corps de troupes.

Le général de cavalerie, prince Franz Liechtenstein, propriétaire du 9<sup>e</sup> régiment de husards cantonné dans le Nord, est arrivé ici ces jours derniers et reparti en hâte pour Kolding; le lieutenant feld-marchal de Gablenz a également passé, hier, par ici, se rendant à Louisenlund. Vu son haut rang et sa position si influente dans

l'Etat, le prince Liechtenstein n'a pas été envoyé ici sans mission particulière, et l'on dit qu'il aura demain une conférence militaire avec le prince Frédéric-Charles et M. de Gablenz. Enfin, l'on mande, de source certaine, que les deux armées ont fait de nouveaux contrats, plus étendus que les précédents, avec leurs fournisseurs de vivres, etc.; tout ceci peut bien faire croire à une reprise des hostilités.

D'un autre côté, on sait que les Danois font les plus grands préparatifs sur mer; ils veulent à tout prix dominer la mer du Nord et, pour réparer leurs échecs, tenter un coup décisif sur la flotte de M. de Wullerstorff.

C'est dans ce but que, malgré la suspension d'armes, ils concentrent à Christiansund, sur la côte méridionale de la Norvège, presque tous leurs vaisseaux à hélice, afin de pouvoir agir avec toute la vigueur possible à l'embouchure de l'Elbe, au moment où expirera cette suspension.

Les journaux de Londres sont unanimes pour reconnaître l'imminence de la reprise des hostilités; les avis reçus des Etats allemands sont faits jusqu'à un certain point pour justifier l'anxiété des écrivains britanniques. La Chambre des députés et la Chambre haute de Saxe inspirées sans aucun doute par M. de Beust, viennent d'adopter à l'unanimité et sans discussion, la déclaration suivante qui peut être considérée à bon droit, comme un manifeste de guerre :

« La représentation nationale de Saxe déclare que le Schleswig tout entier et indivisible a droit à une union inaltérable avec le Holstein et que tout partage de ce duché, sans l'assentiment libre et sans équivoque des populations, serait une grave violation de ce droit, violation contre laquelle tout le peuple allemand et tout l'Etat allemand doit résolument protester, et qui doit être combattue par tous les moyens. » J. REBOUX.

Nous lisons dans le *Moniteur* du soir :  
« Les dépêches transmises par la télégraphie privée annoncent que la proposition d'arbitrage mise en avant par le comte

Russell à la dernière séance de la conférence de Londres a fait l'objet de pourparlers entre le roi de Prusse, l'empereur d'Autriche et les ministres de ces princes réunis en ce moment aux eaux de Carlsbad. Les deux souverains allemands auraient résolu d'accepter les bons offices d'une puissance amie, aux termes exprimés dans un protocole du congrès de Paris; mais ils mettraient à cette acceptation des conditions auxquelles le cabinet de Copenhague ne peut souscrire qu'en se départant de l'attitude qu'il a observée jusqu'ici et des clauses dont il a fait son ultimatum. »

On écrit de Berlin :

« Il est certain qu'on agit de nouveau, dans nos cercles politiques, la question du congrès tel qu'il a été proposé par l'Empereur Napoléon. On paraît de plus en plus reconnaître non-seulement l'utilité, mais la nécessité d'un arèpage suprême pour régler les différentes affaires qui rendent la situation de l'Europe si compliquée. M. de Bismark parle de l'idée de l'Empereur Napoléon avec beaucoup de déférence. »

« Le ministre a eu, ces jours derniers, une conversation avec l'ambassadeur turc Aristarchi-Bey au sujet de la question des Principautés danubiennes, et il n'a pas hésité à déclarer que les intérêts de la Porte ne pourraient être mieux sauvegardés que par un congrès, et qu'il y a espoir de voir fonctionner cette haute assemblée pour pacifier l'Europe. »

Le *Moniteur* emprunte ce qui suit à la *Correspondance générale* de Vienne :

« On nous écrit de Londres que les membres éminents des Tories ont tenu ces jours-ci une assemblée dont la majorité exprime le vœu de cesser les résistances à un congrès général, et de travailler, au contraire, à le faire. »

On lit dans le *Moniteur* :

« Une commission vient d'être chargée, sous la présidence de M. Parien, vice-président du conseil d'Etat, d'examiner et de réviser, s'il y a lieu, les bases de la législation de l'impôt sur les voitures et les chevaux. »

Cette commission est ainsi composée :  
MM. Marchand, conseiller d'Etat ;  
de Lavenay, id.  
Riché, id.  
Langlais, id.

MM. Haudry de Janvry, conseiller d'Etat, secrétaire général du ministère des finances ;  
Chouri, directeur général des contributions directes.

« M. le vicomte de Lupat, auditeur au conseil d'Etat, remplira les fonctions de secrétaire. »

La question tunisienne devient une question très sérieuse : il ne s'agit plus seulement de savoir si le bey de Tunis sera obligé de céder à l'insurrection; mais si la Tunisie deviendra ou non une colonie anglaise; si la France aura ou non pour voisin un gouvernement ami comme celui du bey ou un gouvernement ennemi comme celui de l'Angleterre; si, en un mot, Tunis restera la capitale de la Régence, ou si la capitale sera désormais transportée dans l'île de Malte.

L'Angleterre, dont la main paraît de plus en plus évidente dans les événements de la Tunisie, insiste pour que le beylick revienne sous la dépendance immédiate de la Porte, parce que la porte est à sa discrétion.

Notre consul à Tunis a formellement et nettement déclaré que la France ne permettrait pas le débarquement des troupes turques, et la déclaration du consul est certainement partie du palais des Tuileries. Nous ne pouvons souffrir que la régence soit soustraite à notre influence, parceque nous avons besoin d'être tranquilles de ce côté pour l'Algérie. L'état de choses antérieur à l'insurrection, favorable à nos intérêts, était accepté sans contestation; il fait partie de notre situation en Afrique; nous avons le droit d'empêcher qu'il change, et nous pensons que l'Angleterre y regardera à deux fois avant de nous faire de ce côté une opposition qui pourrait bien amener pour elle de graves conséquences.

Il y aurait, dans son hostilité déclarée, une question plus grave que la question danoise, qui tourne si mal pour elle. Espérons qu'elle sera assez sage pour s'en apercevoir (*Moude*).

On reçoit de Turin un document fort curieux; c'est la supplique adressée au Bey par les chefs de l'insurrection arabe. Après les saluts exigés par l'étiquette orientale, la supplique continue en ces termes :

« A notre maître Sadok Bey,  
« Vous nous avez accablés d'impôts à titre de secours jusqu'à ce que l'injustice et

la pressuration en aient été la conséquence. Nous avons subi toutes sortes d'avaries de la part de vos agents, jusqu'à faire naître en nous le dépit. Nous avons fait auprès de vous force requêtes afin de porter ces faits à votre connaissance, mais votre vizir Mustapha Khasnadar nous jette ces pièces au visage et nous a empêché ainsi d'arriver jusqu'à vous, en nous faisant passer pour des rebelles et pour des voleurs de grands chemins. Que Dieu vous protège et vous garde pour notre bonheur; nous vous avons fui, et nous ne nous sommes révoltés qu'à cause du Khasnadar, car lui c'est la porte de la ruine de cette Régence, et tu ne permettras pas, comme berger, la ruine de ton troupeau, tu sais que dans le jour du jugement tu pourrais en rendre compte à Dieu devant lequel, grands et petits, doivent paraître; nous espérons que tu écouteras nos plaintes et, en ce cas, nous nous déclarons tes esclaves en remettant les choses comme par le passé, quitte à payer un million par tête; nous te laissons réfléchir car sur la terre nous sommes tous frères et comme tels nous demandons à Dieu miséricorde pour tous. Saluts de la part de toutes les tribus. »

« Nous, notaires et cadi soussignés, déclarons que les chefs des tribus susdites nous ont ordonné d'écrire la présente lettre, de la signer pour eux et de la révéler de notre sceau. »

On écrit de New-York, le 7 juin :

« Depuis le mouvement qui a amené le général Grant à quelques milles de Richmond et qui l'a conduit en face de Chikahominy, dont le général Lee était en mesure de lui disputer vigoureusement le passage, l'armée fédérale n'a fait aucun progrès. Les mercredi 1<sup>er</sup> et vendredi 3 juin, de sanglants combats ont été livrés aux environs de Cold-Harbor, mais sans résultat décisif. La bataille du 3 juin a été particulièrement acharnée et tout porte à croire qu'elle n'a pas été à l'avantage des armes du Nord. Dès le lever du soleil, le général Grant avait mis ses troupes en mouvement pour les lancer contre les positions ennemies; mais en dépit de cette brusque et énergique agression, elles ont été repoussées. C'est, du reste, ce que les bulletins officiels donnent clairement à entendre, bien que les correspondants de plusieurs journaux prétendent que les soldats du Nord ont gagné un peu de terrain. Quoiqu'il en soit, le succès a été ébranlé, car les pertes de l'armée fédérale, dans la journée du 3 juin, ne sont pas évaluées à moins de 4 à 5,000 hommes. Ce serait donc un total d'environ

### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 24 JUIN 1864.

— N° 12 —

## NATALIE

IMITATION DE L'ALLEMAND.

CHAPITRE XV.

(Suite.)

— Pourquoi donc alors avez-vous tant tardé à venir? demanda-t-elle, retrouvant toute son aisance et toute sa gaieté. Si vous saviez avec quelle impatience je vous attendais!

Et elle lui raconta naïvement combien elle avait pensé à lui, soupiré après lui et cru, dans ses rêveries, lui parler et entendre ses réponses. Il l'écoutait avec ravissement, surpris de ce mélange d'innocente gaieté avec tant de réserve, de modestie et de dignité naturelle. Tantôt riant aux éclats, tantôt sérieuse et fière, ou bien encore tendre et timide, elle réunissait en elle l'enfant et la femme adorable. Orloff la trouvait tout autre qu'il ne s'y était attendu. moins belle peut-être, moins éblouissante, mais infiniment plus aimable et plus gracieuse. Elle l'enchantait par son sourire, elle le touchait presque par sa figure ingénue.

« Oh! continuez, lui dit-il, comme elle cessait de parler; c'est une volupté de vous entendre, princesse. »

— Pourquoi, demanda-t-elle avec un léger froncement de sourcils, ce titre si froid, qu'on me donne depuis quelques mois seulement? Paulo m'avait toujours caché son rang, et je lui en suis gré; c'était une sage et délicate précaution. Etre princesse, et pourtant orpheline, délaissée, vivant des bienfaits de ses amis quelle ironie de sort! Pourquoi donc m'appellez-vous princesse?

— Parce que vous l'êtes, s'écria Orloff; parce que je viens vous arracher à votre obscurité pour vous rendre souveraine d'un grand empire.

— Vous parlez comme Paulo, dit-elle avec un sourire rêveur. Lui aussi, il me promettait de poser un jour sur ma tête une couronne impériale. Je ne le comprenais pas plus que je ne vous comprends. »

Un sourire ironique effleura les lèvres d'Orloff. « Catherine avait deviné juste, pensa-t-il, ce Radzivil conspirait, et voici la petite impératrice qu'il destinait à la Russie. »

Mais, reprénant son sérieux à l'instant même, il repliqua :

« Vous devez au moins savoir, princesse, de quelle couronne parlait votre ami. »

— Je l'ignore, et je ne désire pas l'apprendre. Ce n'était peut-être qu'un badinage par lequel il cherchait à me consoler quand je me plaignais d'être une pauvre enfant sans famille et sans patrie, ne connaissant même pas le nom de sa mère.

— Vous ne le connaissez pas! s'écria Orloff surpris.

Elle secoua tristement la tête.

« On n'a jamais voulu me le dire, répondit-elle; mais j'ai là, au fond du cœur, l'image de ma mère, et rien ne l'en effacera. »

— J'ai connu votre mère; elle était belle comme vous, et bonne et pleine de douceur.

— Vous l'avez connue! s'écria Natalie en lui saisissant la main et le regardant avec une affectueuse confiance. Oh! vous me devenez doublement cher! Vos yeux l'ont vue, votre main, que je tiens dans la mienne, a peut-être touché quelquefois sa main chérie!

— Je n'aurais pas osé me le permettre, dit-il en souriant; c'eût été un crime d'Etat.

— Elle était donc une si grande et si auguste princesse?

— Elle était impératrice.

— Impératrice! Et Natalie bondit de son siège, l'œil rayonnant et les joues brûlantes.

— C'était l'impératrice Elisabeth de Russie. »

Natalie retomba sur le divan et se couvrit la figure de ses deux mains. Des larmes perlèrent entre ses doigts blancs et effilés; un tremblement fiévreux lui secouait tous les membres. Puis elle leva les bras vers le Ciel, et, un sourire de ravissement sur les lèvres, le visage inondé de pleurs, elle s'écria :

« Je ne suis donc plus sans famille ni sans patrie, et ma mère était impératrice! — Vous le deviendrez à votre tour, reprit Orloff. C'était là ce que voulait Paulo, et voilà pourquoi on l'a condamné comme un criminel. Il faut que je réussisse, moi, dans la tentative ou il a échoué. Princesse Natalie, votre patrie vous appelle, vo-

tre trône vous attend. Suivez-moi dans la capitale de vos pères, que je pose sur votre front la couronne de votre aïeul, le czar Pierre-le-Grand. »

### CHAPITRE XVI.

De ce jour, Alexis Orloff fut l'inséparable compagnon de Natalie. Il lui montrait à la fois le dévouement le plus soumis et la tendresse la plus passionnée; il semblait adorer en elle et sa souveraine et l'objet de son amour.

Il lui présentait comme positivement certaine, comme incontestable sa future élévation au rang d'impératrice, et elle n'entraît que trop bien dans ses vues. L'ambition s'était éveillée chez cette fille de dix-huit ans. Comment aurait-elle pu résister à l'attrait d'un trône, quand elle y était appelée par l'homme qui lui inspirait une confiance et une gratitude sans limites?

Orloff lui avait tout révélé, tout expliqué; il lui avait dit :

« A la mort de votre auguste mère, de la bonne Elisabeth, dont le règne a rendu les Russes si heureux, le prince Radzivil vous a enlevée pour vous mettre à l'abri des persécutions du cruel et artificieux Pierre III. Bientôt Catherine a détrôné son mari pour prendre sa place; la tyrannie de princesse étrangère a excité le mécontentement des peuples, et ils sont las de son joug. Un cri unanime de détresse retentit dans cet immense empire; des millions de sujets vous appellent, vous, la princesse russe, la petite-fille de Pierre le Grand. Ils attendent de vous le bonheur. — Je le leur porterai! s'écria-t-elle profondément émue. Je veux sécher toutes les larmes, devenir la consolatrice de tou-

tes les infortunés. Il faut que mon peuple me chérisse comme il a chéri ma mère. »

— Consacrez leurs biens, leur sang, leur vie à vous rendre à ce peuple, voilà le serment qu'ont fait devant Dieu les nobles les plus haut placés du pays; et, pour le tenir, ils ne reculèrent ni devant les souffrances, ni devant la mort, ni même devant la trahison et le parjure. Moi, par exemple, Natalie, je trahis, servant votre cause, l'impératrice, à qui j'ai prêté le serment de fidélité. Elle m'a comblé de faveurs; elle était même parvenue à m'inspirer pendant quelque temps un véritable enthousiasme pour elle. Le comte Paulo m'arracha à mon aveuglement; il me montra Catherine sous son véritable jour, il me prouva que vos droits étaient sacrés, et je promis solennellement d'en être le défenseur, de n'épargner ni ruse, ni dissimulation, ni artifice, pour arriver à nos fins. — Le comte Alexis Orloff, amiral de la flotte russe, est à vos pieds, et il vous jure un dévouement éternel, une éternelle fidélité.

— Alexis Orloff! répéta-t-elle, en souriant avec bonheur. Je sais donc enfin comment vous vous appelez! Alexis, c'est un nom d'heureux augure: c'était celui de mon père, que ma mère aimait si tendrement.

— Et qu'elle éleva par amour au rang de son époux, murmura Orloff, se penchant vers Natalie et pressant sur son cœur la main de la jeune princesse. Seriez-vous capable d'imiter l'impératrice, votre mère?

Elle rougit, baissa les yeux et devint toute tremblante; mais au doux sourire qui se jouait sur ses lèvres, Orloff vit bien qu'elle n'était pas courroucée et qu'il pou-